

Mondialisation et choc des civilisations : la recomposition géopolitique d'un nouveau monde

Touré Bienvenu METAN*

Résumé

La mondialisation se définit comme l'ensemble des processus (économiques, sociaux, culturels, technologiques, institutionnels) qui contribuent à la mise en connexion des sociétés et des individus du monde entier. C'est un processus irréversible d'intensification des échanges et des flux entre les différentes parties du monde. Cet article vise à montrer qu'en réalité, cette définition n'est que de façade, car la mondialisation est un mirage, une forme de domination suffisamment planifiée qui a pour but d'uniformiser les modes et les goûts pour parvenir à une gouvernance mondiale. Elle est à l'origine du choc des cultures et est susceptible de provoquer une guerre mondiale, à moins de mettre en jeu d'autres alternatives. Elle est à la base d'une recomposition géopolitique du monde.

Mots-clés

Mondialisation, Occidentalisation, Choc des cultures, Géopolitique, Guerre.

Abstract

Globalization is defined as the set of processes (economic, social, cultural, technological; institutional) that help connect societies and individuals around the world. It is a gradual process of intensifying trade and flow between different parts of the world. This article aims to show that in reality, this definition is only a appearance because globalization is a mirage, a sufficiently planned form of domination which aims to standardize fashions and tastes to achieve global governance. It is the source of culture clash and is likely to spark a world war, if not careful. It is the basis of a geopolitical recomposition of the world.

* Enseignant-Chercheur au Département de philosophie / Maître de Conférences, Université Alassane Ouattara de Bouaké - Côte d'Ivoire.
E-mail : bienvenumetan@uao.edu.ci / metanbienvenu@yahoo.fr

Keywords

Globalization, Westernization, Clash of civilizations, Geopolitics, War.

Introduction

Dans son livre, *La mondialisation totalitaire*, paru en 2018, aux Éditions de Paris, Olivier Piacentini nous livre son analyse de la mondialisation qui s'est mise en marche ces trente dernières années. Il nous démontre que contrairement aux discours universalistes pour le bien de l'humanité déversés en permanence dans les médias, la réalité de la mondialisation est bien moins angélique. L'on n'a jamais subi de dérives totalitaires que sous la mondialisation présentée pourtant comme une libération aux antipodes du totalitarisme, une alternative face aux écarts qui se sont creusés entre les sociétés du monde depuis la deuxième moitié du siècle dernier. Mais en réalité, la mondialisation est un système phagocytaire dont le seul but est d'asservir Nations et États, araser les particularismes, saper la démocratie, abaisser le niveau culturel, uniformiser les modes et les goûts pour parvenir à une gouvernance mondiale sans précédent. Depuis des décennies, un totalitarisme d'un nouveau genre tisse sa toile, substituant à la violence d'État le conditionnement par le marketing et les nouvelles technologies.

Dans cet essai, Olivier Piacentini (2018) décortique l'avènement des nouvelles oligarchies financières qui, ayant supplanté le pouvoir des États, déroulent un programme de domination planétaire visant à changer le cours de la vie humaine, voire transformer l'humain. Une perspective inquiétante qu'avaient pressentie Aldous Huxley (*Le Meilleur des mondes*) et Georges Orwell (1984), il y a cinquante ans. On se rend bien compte qu'une telle idée de la mondialisation est contre la souveraineté des nations et la diversité culturelle, en conséquence, elle ne peut que conduire au choc des civilisations, pour reprendre une expression de Samuel Huntington (2021). Huntington (2021) considère qu'après l'effondrement soviétique, les conflits entre États comme les alliances que ces derniers nouent entre eux, vont provenir des identités et non plus des idéologies. Les lignes de fracture dans le monde ne sont donc plus idéologiques mais correspondent aux frontières des civilisations, chacune regroupant des « cultures » et des « peuples » au sein d'un ensemble propre, distinct des autres, et largement homogène.

Si cette philosophie de l'histoire de Huntington permet de comprendre le monde contemporain, beaucoup de choses restent erronées. Les idéologies n'ont pas disparu, l'on assiste plutôt à une résurgence de la guerre froide, à travers un bloc russo-chinois iranien et le bloc occidental classique qui comprend les États-Unis et tous les pays de l'OTAN. Les pays africains ne sont pas en reste car désormais, ils sont contraints de choisir leurs partenaires d'affaires et sortir des pré carrés, expression visible d'un néocolonialisme, leur survie en dépend. Ce que nous voulons démontrer, c'est que la mondialisation va provoquer le choc des civilisations, plus grave que ce que Huntington a prédit, un choc qui conduira, si l'on n'y prend garde, à une Troisième Guerre mondiale. Mais, comment la mondialisation peut-elle conduire au choc des civilisations et à une recomposition géopolitique du monde ?

Pour résoudre ce problème, nous adopterons une approche historico-critique : d'abord, il s'agira pour nous de montrer, à travers un parcours historique, que l'idée de mondialisation ne se réduit pas aux échanges culturels et commerciaux, elle semble plutôt rimer avec l'idée de domination de certains peuples sur d'autres. Bien plus, elle est perçue comme la négation de l'humanité des autres. Ensuite, nous démontrerons que la mondialisation, en s'attaquant à la souveraineté des nations et des États, provoque le choc des cultures. Ce choc des cultures est inévitable car les enjeux économiques, politiques et culturels sont énormes. Au-delà du choc des cultures, l'humanité est menacée par une Troisième Guerre mondiale.

1. La mondialisation, une promotion de la pensée unique

La mondialisation, au lieu d'être un cadre pour le dialogue des cultures, nous oblige à voir dans une seule direction et n'en finit pas avec les dérives totalitaires. Mais, comment peut-on appréhender le concept de mondialisation ?

1.1. La mondialisation, un phénomène plus vieux que le mot.

Frédéric Lenoir (2012, p. 44) dans sa définition de la "mondialisation", insiste sur la notion « d'interdépendance » de plus en plus étroite entre les activités des habitants des différents pays du monde, ce qui implique

bien entendu des transferts de biens, d'argent, de compétences, voire de personnes et d'entreprises (délocalisation). En somme, un partenariat d'échanges. La démarche opposée serait l'autarcie qu'on peut nommer autosuffisance.

À en croire cet auteur, le vocable de « mondialisation » est d'apparition récente : il a été introduit dans la langue française à la fin des années 1950 pour traduire le mot anglais *globalization*, et son usage s'est répandu à partir des années 1980. Mais le phénomène, au sens d'échanges économiques et culturels entre différentes parties du monde, est en fait très ancien. En effet, depuis l'existence des cités antiques, les échanges et métissages culturels ont toujours existé. On peut citer le commerce triangulaire qui eut lieu entre l'Europe, l'Afrique et l'Amérique, entre les XVI^e et XVIII^e siècles. Mais bien avant, les civilisations mésopotamienne, égyptienne, grecque et romaine avaient partagé leur savoir-faire successivement avec le reste du monde.

Faut-il rappeler que la civilisation gréco-romaine est fille de la civilisation égyptienne. La plupart des philosophes grecs ont été initiés en Égypte : Thalès de Milet, Pythagore de Samos, Platon, Anaxagore de Clazomènes, Solon d'Athènes, un des pères de la démocratie athénienne. Beaucoup de savants et philosophes grecs se sont abreuvés au savoir égyptien. Écoutons à ce propos l'égyptologue Cheikh Anta Diop :

L'Égypte a été l'institutrice de la Grèce dans toutes les disciplines, c'est un fait certain, ce sont les Grecs eux-mêmes qui le disent, ce sont eux-mêmes qui nous l'apprennent. Les Grecs étaient très fiers de dire qu'ils sont allés s'instruire en Égypte pour dire qu'ils sont devenus des savants, comme les Africains nous sommes aujourd'hui souvent fiers de dire que nous avons été faire des études à Londres ou à Paris, ou à Berlin¹.

Le savant sénégalais, affirme qu'on ne trouve nulle part, dans les textes grecs de l'époque classique, une contestation de l'Égypte en tant que Mère des Sciences. De plus, tous les auteurs antiques « nous apprennent que les Égyptiens étaient des Nègres, comme les Éthiopiens et les autres Africains ; que l'Égypte a civilisé le monde » (C. A. Diop, 1979, p. 31). Diodore de Sicile l'a suffisamment montré, Hérodote

¹ Extrait du site <http://www.cheikhantadiop.net>. Consulté le 24 octobre 2018.

aussi, Strabon parle également des Grecs célèbres qui ont fait un stage en Égypte comme Platon et Eudoxe. Thalès qui a introduit la Géométrie en Grèce est allé s'instruire en Égypte d'après la tradition grecque même, Pythagore également – il y est resté 22 ans –, Démocrite, etc. tous les savants grecs se sont instruits en Égypte. C'était à l'époque Ptolémaïque.

Théophile Obenga qui fut disciple de Cheikh Anta Diop, dit à peu près la même chose. Il rappelle que les sciences égyptiennes ont été enseignées aux étudiants grecs devenus par la suite de grands savants, une fois rentrés chez eux :

Ces nouvelles sciences, enseignées aux étudiants grecs (Orphée, Homère, Solon, Thalès de Milet, Pythagore, Cénophide, Eudoxe, etc.), étaient la géométrie, l'astronomie, la théologie, la philosophie, l'initiation dans la pure tradition "ésotérique" pharaonique, la science sacerdotale, etc. (Th. Obenga, 1990, p. 221).

Mbog Bassong (2012, p. 90) commentant le philosophe congolais, Théophile Obenga, affirme que la « théologie » a été enseignée aux Grecs dans la pure tradition de la cosmologie égyptienne dont on peut penser, d'une façon raisonnable, que « Platon s'en est inspiré pour l'unification des dieux grecs en une seule divinité, au même titre que les cultes d'Amon-Rê en Égypte ».

Ce détour historique permet de montrer que le concept de mondialisation est plus vieux que le mot, car depuis l'âge préhistorique, les peuples qui se sont succédé ont eu plusieurs échanges : culturels, commerciaux, politiques, etc. La bibliothèque d'Alexandrie qui avait été brûlée par les Romains était un exemple en la matière, car ses scribes reproduisaient une copie de chaque nouveau livre venant d'autres pays.

D'ailleurs, l'histoire et l'archéologie nous apprennent que tous les peuples ont été colonisés et ont appris des autres peuples plus riches culturellement lorsqu'elles se sont placées sur la trajectoire du courant fécondant de l'histoire (D. Ngoïe-Ngalla, 2019). Ainsi, les Mésopotamiens et les Égyptiens sont issus de peuples plus anciens,

habitants des continents disparus, Lémurie ou (Mu) et Atlantide², qui auraient bâti de brillantes civilisations, il y a des millénaires et transmis cette même civilisation à leurs descendants, émigrés des continents disparus, qui ont séduit le monde avec les fameuses pyramides de Gizeh dont la construction demeure encore un mystère. Les habitants de ces continents disparus connaissaient déjà le secret des pyramides.

Cette méthode historique nous permet de comprendre qu'en fait, le concept de « mondialisation » intervient de façon naturelle à l'apparition de chaque grande civilisation de sorte que celles qu'on peut nommer les « petites civilisations » subissent toujours l'impérialisme et le paternalisme des « grandes civilisations ». Une loi se dégage donc : toute civilisation dominante a tendance à s'imposer et à nier l'humanité des autres peuples. C'est ce qu'on appelle l'ethnocentrisme, défini par Claude Lévi-Strauss (1973, p. 19) comme un « phénomène naturel, résultant des rapports directs ou indirects entre les sociétés ».

1.2. Quand la mondialisation se transforme en une occidentalisation du monde

La mondialisation, du latin “*mundus*”, univers, (ou *globalization* pour les anglo-saxons) est un processus d'ouverture de toutes les économies nationales sur un marché devenu planétaire. C'est un système qui est favorisé par l'interdépendance entre les hommes, la déréglementation, la libéralisation des échanges, la délocalisation de l'activité, la fluidité des mouvements financiers, le développement des moyens de transport, de télécommunication. De plus en plus, les multinationales déterminent leurs choix stratégiques (localisation, approvisionnements, financements, circuits de commercialisation, débouchés, recrutements, investissements, etc.) à l'échelle mondiale, en comparant les avantages et les inconvénients que leur procurent les différentes solutions nationales possibles. Ainsi, la définition de ce concept que propose Jürgen Habermas nous semble plus juste. En effet, parlant de la mondialisation, il écrit :

² L'Atlantide signifie « île d'Atlas », c'est une île qui aurait été engloutie lors de la Protohistoire grecque et d'Europe de l'Est. Platon en fait la description dans deux dialogues, le *Timée* et le *Critias*.

Le terme s'applique aussi à l'extension intercontinentale des télécommunications, du tourisme, ou de la culture de masse qu'au risques qu'entraînent la haute technologie et le commerce des armes qui ne connaissent pas de frontières, aux effets secondaires des écosystèmes surmenés ou à la coopération transnationale des organisations gouvernementales et non gouvernementales (J. Habermas, 2000, p. 47).

Si le concept de ''mondialisation'' est surtout utilisé dans le domaine économique, on ne peut le réduire à la seule pensée économique, car en réalité, la notion touche à toutes les activités humaines : industrie, services, commerce, politique, éducation, social, etc. Elle se dit aussi pour la communication et les échanges entre tous les individus de la Terre, devenue ''village planétaire'' et entre les différentes cultures. Grâce aux réseaux sociaux aujourd'hui, l'on est au même niveau d'information pour le moindre petit événement survenu à l'autre bout du monde. « Nous assistons à l'avènement d'un monde globalisé qui modifie l'être humain dans toutes ses dimensions : neuronale, psychologique, économique, sociale, culturelle, spirituelle » (F. Lenoir, 2012, p. 44).

Désormais, les grandes puissances, qui sont occidentales, aidées des moyens de télécommunication de plus en plus performants, veulent imposer leur vision du monde à tout le reste de la planète. C'est un impérialisme culturel ; une volonté d'occidentalisation du monde. Dorénavant, il s'agit d'imiter de façon servile l'Occident dans tous les domaines : politique, économique, éducationnel, culturel, etc. Les plus fragiles semblent être les pays africains à qui l'on impose tout : constitutions calquées sur celles de la France et de la Grande Bretagne, système éducatif inspiré des pays anglo-saxons à l'antipode des réalités intrinsèques (J.-P. Pougala, 2012, p. 3), la démocratie imposée à l'Afrique depuis le ''Discours de La Baule'', et même la reconnaissance du droit des homosexuels qu'on veut lui imposer. Tous les faits laissent croire que le monde entier est désormais soumis à la dictature d'une pensée unique.

La pandémie du coronavirus permet de mieux appréhender ce phénomène. En effet, elle a montré que le monde peut, à tout moment, être en état de déliquescence, qu'il obéit à la loi héraclitéenne de la construction et de la déconstruction où tout est en perpétuel changement. Mais, surtout, qu'il peut être soumis à une dictature

sanitaire (vaccin et passeport sanitaire obligatoires). La dictature sanitaire est un concept apparu dans les années 2000 et est popularisé en 2020 par les mouvements d'opposition aux mesures coercitives des États dans le cadre de la lutte contre la pandémie du Covid 19 qui accusent les gouvernements d'imposer des lois jugées liberticides. Jean-Dominique Michel (2020, p.178) avoue que ce fut pour lui un des grands traumatismes professionnels que de découvrir « qu'une dictature sanitaire pouvait insidieusement s'instaurer au détriment de la démocratie sanitaire et bien sûr de l'éthique ». Par dictature sanitaire, il faut entendre le fait de ne pas permettre aux médecins praticiens de traiter la maladie au regard de leur expérience, et d'imposer un traitement unilatéral aux populations. L'on se souvient du traitement infligé au Pr. Didier Raoult à propos de l'hydroxychloroquine. Une démocratie sanitaire aurait souhaité que tous les différents acteurs impliqués dans la lutte contre la pandémie expérimentent une démarche participative et collaborative qui met fin à tout argument d'autorité.

Au lieu de militer pour un remède universel, une sorte de panacée, presque introuvable, il faut plutôt promouvoir une diversité des remèdes. C'est ce que l'Occident ou du moins les élites occidentales en complicité avec les multinationales refusent de comprendre à cause de leurs intérêts égoïstes. Mais, cette vision négative de la mondialisation n'est pas nouvelle, car très tôt, le concept a signifié une négation de l'humanité des autres. C'est ce que nous allons démontrer.

1. 3. La mondialisation vue comme une négation de l'humanité des autres

Si la culture est un fait humain, cela signifie que chaque individu ou peuple a son savoir (science), son savoir-faire, son savoir-être qui méritent d'être pris en compte. Mais, il prévaut dans le monde des cultures, une attitude ethnocentrique qui n'accepte pas les cultures étrangères. Claude Lévi-Strauss (1973, p. 19), le dit si bien en ces termes :

L'attitude la plus ancienne, et qui repose sans doute sur des fondements psychologiques solides puisqu'elle tend à réapparaître chez chacun de nous quand nous sommes placés dans une situation inattendue, consiste à répudier purement et simplement les formes culturelles : morales, religieuses, sociales,

esthétiques, qui sont les plus éloignées de celles auxquelles nous nous identifions.

L'histoire du mot « *barbare* » illustre bien ce propos de Claude Lévi-Strauss. Déjà, dans l'Antiquité gréco-romaine, le mot désignait tous ceux qui, pour les Grecs, n'appartenaient pas à leur civilisation. Puis, la civilisation occidentale a fait le même usage du mot « sauvage ». Or, ces deux termes renvoient au domaine de la nature : le premier au langage inarticulé des oiseaux, le second signifie « de la forêt ». Ainsi, traiter l'autre de barbare ou de sauvage, c'est le ramener à l'ordre de la vie animale, donc en faire un être dénué de toute culture.

On peut comprendre aisément que l'application du terme générique de *Barbaroi* aux peuples non helléniques exprime une certaine répulsion des Grecs face aux manières de vivre, de croire ou de penser qui leur étaient étrangères ; il y a là, traduit dans le langage, un rejet direct, ayant valeur de négation franche, des cultures autres que grecques ; par l'application générale du terme « *barbare* », les Grecs refusent de reconnaître la diversité des autres cultures, l'appartenance des étrangers à des sociétés autres et en même temps, l'identité propre de ces cultures, de ces sociétés et des individus qui les composent.

La répulsion des autres formes de cultures vise à réduire l'Humanité à une seule culture, les autres cultures étant inférieures. Boa Thiémélé Ramsès (2011, p. 10) fait le même constat :

La mondialisation est sentie par certaines cultures et par certains peuples comme une sous-estimation de la diversité et de la variété des modèles d'existence. Elle proposerait un monde mono-culturel fondé sur les valeurs des États-Unis ou de l'Occident. Les États-Unis et l'Occident deviendraient les gardiens des valeurs universelles.

Mbog Bassong (2012, p. 88) fait une analyse des sources de l'eurocentrisme, c'est-à-dire l'esprit de domination prométhéen de l'Occident. Selon lui, cet esprit de domination commence dans la Grèce antique, se poursuit avec le christianisme, s'ouvre à la féodalité et se rationalise avec la philosophie dite des Lumières. Il cite quelques chantres de cette domination occidentale qui sont entre autres, Lucien Lévy Brühl, Arthur de Gobineau, etc. qui parlent d'une certaine inégalité des « races ». Mbog Bassong (2012, p. 88) souligne que la

supériorité écrasante de l'Occident chrétien sur les autres cultures est tributaire de son orientation technoscientifique : « elle se présente, sans conteste, comme l'une des idées essentielles qui sous-tendent, expliquent et fournissent l'alibi de domination « logique » qu'entretient la mémoire historique des peuples Eurasiatiques ».

Ainsi, les idées civilisatrices décrétées « universelles » pour les besoins de la cause, ont été remodelées par le christianisme triomphant qui a frayé un chemin à la féodalité en enrichissant le fonds culturel, esclavagiste et dominateur de la Grèce, puis de Rome, de l'idée d'un Dieu omnipotent, supplanté par la raison « souveraine » juge de toutes choses. « La science, s'il en est une qui soit reconnue valable commencerait [...] avec la Grèce antique. Table rase de toutes les autres contributions. Sumer, Elam et l'Égypte ne comptent pas ; l'Asie et le monde arabe non plus » (M. Bassong, 2012, p. 90).

Cette façon de concevoir sous-tend une volonté de domination de la race dite supérieure sur la race dite inférieure. C'est le constat que nous faisons avec la mondialisation dont le but inavoué est de nous imposer une seule culture : c'est de l'anthropocentrisme voire de l'eurocentrisme. La mondialisation telle que conçue par l'Occident, nous renvoie au racisme, à l'intolérance culturelle et religieuse, etc. Tout le monde peut en juger : tous les désordres, conflits armés et choc des civilisations qui essaient dans le monde, constituant ainsi un obstacle à la marche de l'Humanité vers l'universalité, sont ses conséquences désastreuses.

2. La mondialisation contre la souveraineté nationale

La mondialisation telle qu'elle se déploie constitue une menace pour les États-nations et leur souveraineté. Or, réduire l'Humanité à une seule culture, c'est opposer les Humanités ; c'est vouloir valoriser certaines cultures au détriment d'autres cultures dites mineures et refuser de reconnaître à l'Humanité sa diversité culturelle.

2.1. La mondialisation, un concept problématique

« Vieille donnée historique » (F. Lenoir, 2012, p. 33), le phénomène de mondialisation inquiète parfois ceux qui la vivent. Charles Montesquieu (1979, p. 159-160) fut de ceux-là, qui faisait ce constat :

« Aujourd'hui, nous recevons trois éducations différentes ou contraires ; celle de nos pères, celle de nos maîtres, celle du monde. Ce qu'on nous dit dans la dernière renverse toutes les idées des premières ».

Quant au philosophe allemand Jürgen Habermas, il s'inscrit dans une perspective cosmopolitique kantienne. Pour lui, le patriotisme, au sens où l'entend Rousseau, c'est la capacité de surmonter les particularités et les intérêts individuels, en vue de cet universel relatif qu'est la collectivité, mais cette collectivité ne dépasse pas l'État national car Rousseau, il faut le rappeler, prend ses distances vis-à-vis du cosmopolitisme. Selon lui, c'est en apprenant à aimer sa patrie qu'on pourra aimer le monde entier et non l'inverse. Mais, selon Habermas (1998, p. 133), Rousseau et Kant bien compris, disent la même chose :

Du point de vue de Kant et Rousseau bien compris, l'autodétermination démocratique n'a pas le sens à la fois collectiviste et exclusif d'une affirmation de l'indépendance nationale et d'une réalisation de la particularité nationale. Elle a bien plutôt celui, inclusif, d'une auto-législation qui intègre tous les citoyens au même titre. L'inclusion signifie qu'un ordre politique reste ouvert à l'émancipation de ceux qui sont victimes de discriminations et à l'intégration de ceux qui sont marginalisés, sans les enfermer dans l'uniformité d'une communauté homogène du peuple.

Pour Habermas, l'on est aujourd'hui à la fin de la congruence entre le politique, le social et le culturel dans les frontières d'un territoire contrôlé par l'État. De ce fait, les États-nations ne sont plus en mesure de mener une politique économique indépendante. De plus, la mondialisation des échanges et de la communication, de la production économique et de son financement, du transfert de la technologie et des armes, et surtout celle des risques écologiques et militaires, nous place devant des problèmes qui ne peuvent plus trouver de solution, ni dans le cadre de l'État-nation ni par la voie, jusqu'ici courante, des accords entre États souverains. Selon Habermas (1998, p. 97), « la souveraineté des États-nations continuera à se vider de sa substance et appellera la construction et le développement de capacités d'action politique à un niveau supranational, dont les amorces sont déjà observables ».

Habermas croit que le patriotisme constitutionnel, en tant qu'expression d'une identité politique post-nationale, serait le chemin sur lequel seraient actuellement engagés, à tout le moins dans l'Europe, la plupart des États-nations classiques. L'Union Européenne représente à cet égard une double chance. D'une part, elle peut réaliser la nécessaire dissociation de l'appartenance nationale et de la pratique démocratique. D'autre part, elle offre une possibilité de rétablir, à une autre échelle, l'indispensable maîtrise des processus socio-économiques. En un mot, l'Europe se révèle comme un cadre favorable à la réalisation du projet habermassien.

Selon Patrice Canivez (2004, p. 58), les thèses habermassiennes sont « justes sur plusieurs points décisifs ». Cet auteur signale en effet, la pertinence de la remarque d'Habermas sur les conséquences du découplage entre société et communauté :

Tout État-nation est obligé de s'associer à d'autres pour se reconstituer, dans le cadre d'organisations internationales, la maîtrise politique des processus économiques. Dans ce contexte, les traditions nationales ne peuvent se perpétuer qu'en se transformant. Elles doivent s'adapter aux effets culturels de la communication et de la mobilité croissante des individus (P. Canivez, 2004, p. 59).

En revanche, Canivez se rend compte qu'un problème subsiste. S'agissant des rapports entre État et Communauté, les choses ne sont pas si évidentes. La question est de savoir si l'État correspond à l'unité d'une communauté éthique. Dans l'affirmative, les citoyens ont en commun un certain nombre des pratiques. Dans ce cas, « ce sont les fédérations d'États qui sont post-nationales, mais les entités fédérées sont des nations, du moins sous l'aspect où l'unité politique correspond à une unité culturelle » (P. Canivez, 2004, p. 58).

Selon Canivez, l'argument d'Habermas n'est pas décisif, car l'épuisement des modèles d'intégration propre aux États d'Europe occidentale ou d'Amérique est loin d'être attesté parce que la mondialisation n'a manifestement pas affaibli le sens des appartenances nationales. Elle n'a pas, non plus, accéléré la construction d'institutions internationales permettant de résoudre démocratiquement les problèmes mondiaux, du moins si l'on en juge par la problématique actuelle – hégémonie ou multilatéralisme dans le cadre de l'ONU.

« Toutes les grandes questions internationales, tous les conflits diplomatiques, militaires, économiques, témoignent de la persistance du fait national » (P. Canivez, 2004, p. 62). Canivez poursuit pour dire que l'État le plus puissant du monde – les États-Unis d'Amérique – se conçoit comme une nation.

Sans doute, la mondialisation, dans l'idéologie contemporaine, suppose la disparition des particularités nationales et pose l'État-nation comme un archaïsme. Elle rêve d'une société cosmopolite, celle d'un village planétaire ou du "global village"³, où, comme sur le "WEB" toute frontière et toute distinction nationale sont abolies. Mais, n'est-ce pas là une utopie de croire à l'abolition définitive des différences entre peuples et entre nations ?

Le vote en faveur du *Brexit*⁴ vient confirmer que le concept de nation est assez complexe. Aujourd'hui, on considère les Britanniques comme des eurosceptiques qui mobilisent des arguments souverainistes. Certains analystes expliquent que l'euroscepticisme des Britanniques remonte depuis les années 1990 et la ratification du traité de Maastricht⁵. « Le rejet de la monnaie unique et de Schengen visaient à préserver les intérêts et l'intégrité de la nation face à l'interférence supposée des bureaucrates bruxellois »⁶. Il y a des partis comme l'UKIP

³ Cette formule est de Marshal McLuhan et signifie qu'on peut tout connaître de ce qui se passe dans le monde comme dans un village. Cf. Boniface (Pascal), *La géopolitique*, Paris, Éditions Eyrolles, 2013, p.168.

⁴ Le "Brexit" est une abréviation de "British Exit", évoquant la sortie du Royaume-Uni de l'Union européenne, faisant référence au "Grexit" évoqué durant l'été 2015 lors de la crise grecque. Les Britanniques ont voté le jeudi 23 juin 2016, à 51,9% des voix pour sortir de l'Union européenne et à 48,1% pour rester. 17,4 millions de personnes ont voté pour le Brexit (pour *Britain exit*) et 16,1 millions pour rester dans l'UE. À la différence du « Grexit », où la mise à l'écart de la Grèce de la zone euro (et nom de l'Union Européenne) pouvait être envisagée comme une sanction envers le pays, il s'agit dans le cadre du "Brexit" d'un départ volontaire de l'Union.

⁵ Le traité signé le 7 février 1992 à Maastricht dépasse l'objectif économique initial de la Communauté (réaliser un marché commun) et lui donne une vocation politique. Il marque une nouvelle étape dans le processus "d'une union sans cesse plus étroite entre les peuples de l'Europe". Entré en vigueur le 1^{er} novembre 1993, il institue une Union européenne entre les 12 États membres de la Communauté (Allemagne, Belgique, Danemark, Espagne, France, Grèce, Irlande, Italie, Luxembourg, Pays-Bas, Portugal et Royaume-Uni), puis 15 en 1995 et 27 aujourd'hui.

⁶ Ophélie Siméon, « Brexit et euroscepticisme », *La Vie des idées*, 23 juin 2016. ISSN : 2105-3030. URL : <http://www.laviedesidees.fr/Brexit-et-euroscepticisme.html>. Consulté le 25/10/2016.

(*United Kingdom Independence Party*), parti populiste qui a beaucoup milité pour le retrait du Royaume-Uni de l'Union Européenne. Quelles en sont les raisons ? Ophélie Siméon nous le révèle :

Si le parti s'appuie sur la tradition souverainiste du pays, entre défense de la livre sterling et rejet de la bureaucratie européenne, il bâtit également sa stratégie sur un contexte social particulièrement tendu, où le spectre de l'étranger est sans cesse brandi. Depuis la vague d'immigration des travailleurs originaires d'Europe de l'Est amorcée en 2004 avec l'expansion de l'UE, jusqu'à l'actuelle crise des réfugiés en passant par la récession de 2008, la conjoncture n'a fait que renforcer l'euroscepticisme des Britanniques⁷.

En réalité, les raisons profondes du *Brexit* sont économiques et politiques. Le Royaume-Uni est jaloux de sa souveraineté et de sa liberté, valeurs enseignées depuis des siècles par des philosophes libéraux tels que Hobbes et surtout Locke. L'Union Européenne, cette organisation supranationale, est aujourd'hui fragilisée, désormais c'est la porte ouverte à toutes les velléités sinon à toutes les revendications souverainistes.

Mais le *Brexit* n'a pas fini de nous surprendre, certaines nations de l'Union tels que l'Écosse, le Pays de Galles et l'Irlande du nord, sont pro-union européennes et cherchent à leur tour à organiser des référendums pour sortir du Royaume-Uni. Le président des Patriotes Florian Philippot milite pour un *Frexit*, c'est-à-dire la sortie de la France de l'Union Européenne car elle subit la dictature des multinationales et des mondialistes. Jean-Luc Mélenchon, le président de la France insoumise, ne dit pas le contraire, lui qui soutient la sortie de la France de l'OTAN. Quant à Eric Zemmour, proche de l'extrême droite, le salut de la France viendrait d'un repli identitaire. Il faut réapprendre à être Français. On peut noter que Jürgen Habermas s'est bien trompé en annonçant la fin des États-nations.

La dislocation de l'Ex-URSS et la remise en cause de plus en plus de l'État supranational achève de convaincre que la disparition des États-nations n'est pas à l'ordre du jour. S'il est vrai que les États-

⁷ Ophélie Siméon, « Brexit et euroscepticisme », *La Vie des idées*, 23 juin 2016. ISSN : 2105-3030. URL : <http://www.laviedesidees.fr/Brexit-et-euroscepticisme.html>. Consulté le 25/10/2016.

nations tels qu'ils se sont toujours présentés doivent être revus, la conception d'un État post-national ou transnational reste encore problématique. On assiste plutôt à une redéfinition de la souveraineté nationale, de la citoyenneté et de l'identité nationale. Ernest Renan (2011, p. 76), le grand théoricien de la nation, avait eu cette intuition, lui qui écrivait :

Les nations ne sont pas quelque chose d'éternel. Elles ont commencé, elles finiront. La confédération européenne, probablement, les remplacera. Mais telle n'est pas la loi du siècle où nous vivons. À l'heure présente, l'existence des nations est bonne, nécessaire même. Leur existence est la garantie de la liberté, qui serait perdue si le monde n'avait qu'une loi et qu'un maître.

Cette réflexion de Renan montre que la fin des nations reste encore problématique. D'ailleurs, si Renan dans une perspective héraclitéenne, sait que tout est soumis à un perpétuel changement et que tout a une fin, il ne peut prophétiser sur la fin de la nation. Depuis la conférence de Renan (1882) c'est-à-dire, plus d'un siècle après, personne ne peut prédire la disparition des nations. Bien au contraire, l'État post-national ou supranational ne répond pas forcément aux attentes des peuples. D'où le scepticisme vis-à-vis de l'Union Européenne qui est fortement discréditée et dont l'action est de plus en plus remise en cause. En 2020, nous avons vu comment l'Europe et le monde entier, à cause de la Covid-19, ont été bouleversés, remettant en cause le concept de mondialisation qui serait à la base du désenchantement du monde.

2.2. La mondialisation et le choc des civilisations

L'histoire de l'humanité nous montre qu'il existe en chacun de nous un préjugé ethnocentrique qu'il faut combattre, car il peut ramener l'autre à un être exclusivement de nature et non de culture. En effet, lorsqu'on refuse abusivement l'humanité à l'autre, on risque soi-même de se comporter de manière inhumaine. Or, la mondialisation telle qu'elle se présente, est une négation de l'humanité des autres. Nous l'avons dit, la mondialisation est vue comme une occidentalisation ou une américanisation du monde. Ce qui provoque à coup sûr le choc des civilisations dont a parlé l'Américain Samuel Huntington. Alors que

Francis Fukuyama (F. Fukuyama, 1992) prédisait « la fin de l'histoire » et donc des conflits, Huntington a annoncé une nouvelle ère, celle des affrontements entre civilisations. Il prétend que depuis la fin de la guerre froide, ce sont les identités et la culture qui engendrent les conflits et les alliances entre les États, et non les idéologies politiques. Le monde a ainsi tendance à se diviser en civilisations qui englobent plusieurs États. Il n'y a donc pas de coïncidence entre État et civilisation.

Pour Huntington, la civilisation représente l'entité culturelle la plus large. Il prédit que l'axe futur de la géopolitique sera un affrontement entre un monde occidental, dominant mais en recul, et un monde musulman, dominé mais en expansion. Alors que l'Occident voit son influence et son importance relatives décliner, les civilisations asiatiques gagnent en puissance économique, militaire et politique et réaffirment leurs valeurs propres. Connaissant une croissance démographique rapide, l'Islam est en proie à des rivalités intestines et déstabilisatrices. La poussée démographique de l'Islam s'accompagne d'une résurgence de la religion islamiste qui, dans plusieurs pays, s'est illustrée par la montée du fondamentalisme, en particulier chez les jeunes.

Huntington évoque également la montée en puissance du monde confucéen (autour de la Chine) et parle d'un possible axe confuceo-islamique, alliance destinée à renverser la domination occidentale. Les attentats du 11 septembre 2001 et tous les attentats dans plusieurs villes européennes (Paris, Marseille, Bruxelles, Berlin, etc.), lui donnent en partie raison. Le monde arabo-musulman est en ébullition. Il voit l'Occident comme un « infidèle » qui veut imposer sa vision politique (la démocratie) (B. T. Métan, 2013, p. 167) et sa culture partout, surtout dans le monde arabe. De plus, les arabes pensent que l'Occident et les États-Unis, ceux qui ont voté la loi pour le « mariage pour tous », n'ont pas de leçon à donner au monde. Ce sont eux plutôt qui doivent recevoir des autres.

Selon Pascal Boniface (2013, p. 57), on peut reprocher à la thèse de Huntington « un caractère trop déterministe » car les « civilisations ne vont pas automatiquement s'affronter, comme si l'histoire était écrite à l'avance ». D'ailleurs, il tient à faire cette précision :

Le choc des civilisations n'est ni inéluctable, ni inévitable. Il ne prendra pas la forme d'un conflit généralisé, entre tous les

membres d'une civilisation, mais il est certain que l'existence d'un fossé entre monde musulman et monde occidental est l'un des principaux défis stratégiques. Ce fossé pourra être réduit ou élargi selon les politiques qui seront menées de part et d'autre (P. Boniface, 2013, p. 57).

Si pour Pascal Boniface l'affrontement entre les cultures n'est pas automatique, nous pensons qu'elle est inévitable. L'une des causes du choc des civilisations, c'est l'illusion que nous vend la mondialisation comme le souligne Olivier Piacentini (2020). En effet, l'auteur explique que les hommes, surtout les Européens, croient vivre dans des régimes démocratiques alors qu'en réalité le monde s'effondre sur le joug d'une dictature insidieuse, celle de la pensée unique qui abolit la diversité et nie l'humanité des autres peuples. La frustration naît toujours du refus d'autrui de reconnaître ce qui fait notre dignité. Si aujourd'hui la Russie, après la période de la guerre froide, revient en puissance sur la scène internationale, en participant activement à la guerre en Syrie, en Centrafrique, au Mali, etc. c'est pour équilibrer la terreur et assumer la revanche d'un monde multipolaire. C'est une façon de dire aux États-Unis et à l'Occident qu'ils ne peuvent plus continuer à imposer leur diktat et diriger le monde comme bon leur semble car le monde est loin d'être leur propriété.

Certains analystes politiques comme Franklin Nyamsi⁸, parlent de la diagonale mystique créée par la Russie pour briser le pré-carré français en Afrique, un pré-carré qui n'en est plus un, désormais transformé en une zone précaire. Nyamsi ajoute que les élites françaises sont atteintes du syndrome de Wagner, une nouvelle pathologie du néocolonialisme. Wagner désigne une supposée société privée de sécurité russe, qui crée la hantise chez les élites françaises, animées par la peur de perdre leurs anciennes colonies et du désir de les réduire *ad vitam aeternam*, par toutes sortes de moyens, à la colonisation. C'est ce que Thomas Borrel, Amzat Boukari-Yabara et *al.* expliquent dans *L'empire qui ne veut pas mourir : une histoire de la Françafrique* (2021). Les accords de défense entre la Russie et la République centrafricaine ainsi qu'avec celle du Mali démontrent que les États africains sont désormais prêts à défier la puissance française et à s'émanciper de sa tutelle. Il y a de plus en plus

⁸ Vidéo Conférence : « Le Syndrome Wagner : une nouvelle pathologie du néocolonialisme français », diffusée le 15 novembre 2021 sur YouTube.

de résistance à la françafrique⁹ par les nouvelles élites africaines. Nous sommes à l'ère d'une nouvelle décolonisation en Afrique. C'est une lutte pour la survie au sens darwinien du terme qui aboutira à une guerre farouche d'indépendance. Elle est inévitable. Ce qui est sûr, c'est que le monde ne sera plus comme avant.

Conclusion

Au terme de notre analyse, on peut noter que même si l'idée de mondialisation est vieille comme le monde, le concept, lui, est récent, il a débordé sa portée économique initiale (globalisation) pour s'étendre à tous les domaines, car « les liens d'interdépendance entre les hommes se confirment chaque jour à l'échelle du monde et dans tous les domaines » (C. K. Akpoué, 2008, p. 67). Toutefois, cette étude a relevé les dérives totalitaires liées à la mono-culture de la mondialisation au lieu d'être un instrument de dialogue des cultures, véhiculant des valeurs universelles de solidarité et de paix.

Notre analyse montre *in fine* qu'il faut procéder à une mise à jour du concept de mondialisation dont la nouvelle version sera un espace d'échanges des cultures et une véritable coopération sans forfaiture des peuples. Bien des maux actuels, viennent du fait que « la globalisation du monde s'est faite dans le cadre d'une occidentalisation du monde dominée par une logique mécaniste et financière » (F. Lenoir, 2012, p. 175). Cette logique justement fait que chaque nation se sent obligée de se replier sur elle-même parce que menacée. On ne peut donc pas prédire la fin des États-nations. Nous annonçons plutôt l'ère du choc des civilisations, elle est inévitable. Et les nouvelles élites africaines battront les cartes pour une recomposition géopolitique du monde.

⁹ Dans *L'empire qui ne veut pas mourir : une histoire de la Françafrique* (2021). Thomas Borrel, Amzat Boukari-Yabara et al. définissent la Françafrique : « Il s'agit, selon nous, d'un système de domination fondé sur une alliance stratégique et asymétrique entre une partie des élites françaises et une partie de leurs homologues africaines. Cette alliance, héritée d'une longue histoire coloniale, mêle des mécanismes officiels, connus, visibles, assumés par les États, et des mécanismes occultes, souvent illégaux, parfois criminels, toujours inavouables. Ces mécanismes, qui se déploient dans une relative indifférence de l'opinion publique française, permettent à ces élites franco-africaines de s'appropriier et de se partager des ressources, économiques, mais aussi politiques, culturelles et symboliques, au détriment des peuples africains. »

Bibliographie

- AKPOUE Kouassi Clément, 2008, « L'avenir du libéralisme dans la mondialisation : la mondialisation, avenir du libéralisme ? », *Annales philosophiques de l'UCAO*, N° 5, p. 57-73.
- BOA Thiémélé Ramses, 2011, « Que faire de nos multiples identités ? », Tanon-Lora (Sous la dir.), *Identités individuelles, identités collectives*, Paris, L'Harmattan.
- BORREL Thomas et Al., 2021, *L'Empire qui ne veut pas mourir, Une histoire de la Françafrique*, Paris, Seuil.
- BASSONG Mbog, 2012, *La Pensée Africaine*, Québec, KIYIKAAT Éditions.
- BONIFACE Pascal, 2013, *La Géopolitique*, Paris, Éditions Eyrolles.
- CANIVEZ Patrice, 2004, *Qu'est-ce que la Nation ?*, Paris, J. Vrin.
- DE MONTESQUIEU Charles Louis, 1979, *De l'esprit des lois*, tome 1, Paris, GF. Flammarion
- DIOP Cheikh Anta, 1979, *Nations nègres et culture*, Paris, Présence Africaine.
- FUKUYAMA Francis, 1992, *La fin de l'Histoire et le Dernier Homme*, trad. par Denis-Armand Canal, Paris, Champs/Flammarion.
- HABERMAS Jürgen, 1998, *L'intégration républicaine*, trad. Rainer Rochlitz, Paris, Librairie Arthème Fayard.
- HANSEN Valérie, 2021, *L'An 1000 : Quand les explorateurs ont connecté l'humanité et que la mondialisation est née*, trad. Anne-Sophie De Clercq, Lausanne, Quanto.
- HUNTINGTON Samuel Phillips, 2021, *Le Choc des civilisations* (nouvelle édition), trad. Jean- Luc Fidel et Al. Paris, Odile Jacob.
- LENOIR Frédéric, 2012, *La guérison du monde*, Paris, Librairie Arthème Fayard.
- LÉVI-STRAUSS Claude, 1973, *Race et histoire*, Paris, Éditions Gonthier.
- METAN Touré Bienvenu, 2013, « La Démocratie, une illusion de nos États-nations ! », *Revue de l'Université Catholique de l'Afrique de l'Ouest*, N°40-41, Abidjan, SEPRIM IVOIRE, p. 161-175.
- MICHEL Jean-Dominique, 2020, *Covid-19 : anatomie d'une crise sanitaire*, Paris, Humensciences Éditions.
- OBENGA Théophile, 1990, *La Philosophie africaine de la période*

pharaonique, Paris, L'Harmattan.

PIACENTINI Olivier, 2018, *La mondialisation totalitaire*, Paris, Éditions de Paris.

PIACENTINI Olivier, 2020, *Le mirage mondialiste : Comment l'oligarchie manipule l'opinion*, Paris, Éditions de Paris.

POUGALA Jean-Paul, 2012, *Géostratégie Africaine*, Genève, Institut d'Études géostratégiques.

RENAN Ernest, 2011, *Qu'est-ce que la nation ? Suivi de Le judaïsme comme race et comme religion*, Paris, Flammarion/ Champs.

ROUSSEAU Jean-Jacques, 2004, *Du Contrat social*, Paris, Éditions Nathan.